

velles ! Quand je suis parti, je craignais de trouver la ville prise d'assaut dès mon arrivée ; j'ai peur à présent que la ville n'enlève le camp et que la garnison ne passe notre armée au fil de l'épée.

—Eh ! ça pourrait bien être répondit le duc.

—Parlez-vous sérieusement et croyez-vous que la chose soit possible ? s'écria vivement son interlocuteur.

—En principe, mon cher comte, tout est possible et bien souvent surtout les choses qui le paraissent le moins. En l'espèce, comme dirait un procureur, c'est probable... et même, si je ne voulais pas avoir l'air de médire de nos chefs, j'ajouterais que c'est inévitable.

—Voilà qui m'étourdit ! reprit le comte en regardant le duc bien en face. Le duc d'Orléans a pris le commandement de l'armée, vous êtes monsieur de Riparfonds, et c'est vous qui vous répandez en de telles prophéties ?

—Moi-même.

—Voyons, continua le comte, voilà deux mois à peu près que vous avez quitté la cour, et en deux mois bien des choses peuvent survenir. L'amitié qui existait entre M. le duc d'Orléans et vous existe-t-elle toujours ?

—Toujours.

—Monseigneur n'a pas, que je sache, perdu le commandement de l'armée ?

—Nullement.

—Si donc le duc d'Orléans a le commandement suprême, c'est à lui à donner des ordres ?

—Sans doute.

—Il faut donc attribuer à M. le duc d'Orléans toutes les fautes dont les témoignages sautent aux yeux, et le rendre responsable de toutes les imprudences qui se sont commises, se commettent et se commettront ?

—Non pas !

Le comte s'arrêta court, les yeux fixés sur M. de Riparfonds. Il allait répliquer lorsque le duc, appuyant

LIBRARY
UNIVERSITY OF ALBERTA